

Approche culturelle

• *Croyances et coutumes*

Malgré le taux élevé de christianisation observé dans les territoires français du Pacifique jusque de nos jours²³, il est difficile d'évaluer l'influence générale de la religion dans la décision de se porter volontaire et de dresser une vision d'ensemble, les quatre évêques catholiques du Pacifique français (des trois territoires ralliés à l'été 1940 et de Wallis-et-Futuna²⁴) ayant eu chacun une position différente²⁵. On observe cependant, dans les EFO, un clivage assez marqué entre le clergé catholique, pro-Vichy et mené par un archevêque ouvertement pétainiste, et les pasteurs protestants qui s'engagent activement en faveur de la France Libre. Aussi, on observe une très forte proportion de protestants parmi les volontaires, qui dépasse de très loin les 5% observés dans l'ensemble des FFL (à mettre en comparaison avec les 1,8% de l'ensemble de la population française à la veille de la guerre²⁶). Notre estimation, en étudiant les effectifs et les dossiers individuels des volontaires conservés au Service Historique de la Défense²⁷, dépasse les 40% de protestants au sein du bataillon. Par ailleurs, dans leur article sur les ralliements dans le Pacifique, Jean-Marc Regnault et Ismet Kurtovitch notent que « dans un premier temps, dans les colonies, la volonté de continuer la lutte, c'est pour être aux côtés de la Grande-Bretagne et pas forcément pour soutenir le général de Gaulle »²⁸ : outre la proximité avec l'Australie et la Nouvelle-Zélande, dominions britanniques, il n'est pas impossible que les

²³ Voir par exemple : Yannick Fer et Gwendoline Malogne-Fer, *Anthropologie du christianisme en Océanie*, Paris, L'Harmattan, 2009.

²⁴ Wallis-et-Futuna ne bascule dans le camp gaulliste qu'en 1942.

²⁵ Jean-Marc Regnault et Ismet Kurtovitch, « Les ralliements du Pacifique en 1940 », *op. cit.*, p. 83.

²⁶ Jean-François Muracciole, *Les Français Libres*, *op. cit.*, p.167.

²⁷ SHD, sous-série GR 16 P.

²⁸ Jean-Marc Regnault et Ismet Kurtovitch, « Les ralliements du Pacifique en 1940 », *op. cit.*, p. 75.



similitudes religieuses avec le Royaume-Uni anglican aient pu influencer dans le cas des EFO, colonie à grande majorité protestante (en 1940, les fidèles catholiques ne sont que 11 586²⁹ sur une population globale d'environ 50 000 personnes).

De même, notons que les non-Européens y ont conservé un restant de la culture précoloniale de leurs ancêtres autochtones. Comme le rapporte l'anthropologue Bruno Saura, « les "districts" tahitiens et les îles continuèrent à évoluer sans changement culturels majeurs au quotidien »³⁰ après la colonisation française à la fin du XIX^e siècle. De même, en Nouvelle-Calédonie, où la tribu apparaît comme une entité administrative reconnue à la fin de l'année 1867³¹, « la christianisation fait disparaître les pratiques "païennes" les plus manifestes, mais les usages, relevant aussi bien de la culture populaire que du suivi du calendrier météorologiques, ont pour la plupart perduré jusqu'à nos jours »³². Il suffit, pour s'en rendre compte, de lire cet extrait du discours prononcé par le chef de Papeno'o, Teriieroo a Teriierooiterai, le jour du départ des volontaires tahitiens, le 21 avril 1941 : « aujourd'hui, la terre tahitienne s'anime. Les esprits de la vallée et les esprits de la mer sont à nos côtés pour la lutte et les dieux farouches qui hantent les montagnes de l'Aorai et de l'Orohena sont descendus vers nous pour nous soutenir dans la grande bataille... Le vent se lève, c'est le grand vent de guerre des Maoris. Jusqu'à la victoire, nous ne pensons plus qu'à la guerre ! »³³

²⁹ Francis Cheung, *Tahiti et ses îles*, *op. cit.*, p. 526.

³⁰ Bruno Saura, *Tahiti Mā'ohi : culture, identité, religion et nationalisme en Polynésie française*, Pirae, Au vent des îles, 2008, p. 54.

³¹ Isabelle Leblic, "Chronologie de Kanaky Nouvelle-Calédonie (1774-2018). Version revue et augmentée en 2018", *Journal de la Société des Océanistes*, 147-2, 2018, p. 530.

³² Frédéric Angleviel, *La France aux antipodes. Histoire de la Nouvelle-Calédonie*, Paris, Vendémiaire, 2018, p. 67.

³³ Jean-Christophe Shigetomi, *Tamari'i Volontaires*, *op. cit.*, p. 5.

• *Un bataillon Français libre*

Lorsque l'on considère la culture des Forces Françaises Libres que décrit Jean-François Muracciole dans sa synthèse sur ces dernières, force est de constater que le Bataillon du Pacifique est un bataillon Français libre par excellence. En effet, le constat que Muracciole fait sur le non-conformisme dans les FFL est de rigueur au BP1 :

« Si, toutefois, on tente d'approcher la culture militaire des Français libres, le premier sentiment qui s'impose est le non-conformisme. Certes, tout rituel militaire n'a pas disparu, [...] pourtant, un style de vie décontracté et fraternel s'est vite imposé, très éloigné de la stricte discipline et de la rigoureuse observation des marques extérieures de respect en vigueur dans l'armée traditionnelle. [...] Il en résulte, à l'exception des officiers d'active, une attitude distanciée vis-à-vis de l'institution militaire. Discipline librement consentie, proximité entre soldats et gradés, relâchement des marques de respect, fraternité et esprit de camaraderies s'imposent dans tous les témoignages. »³⁴

Plusieurs éléments viennent l'expliquer. Le fait que les volontaires se connaissent entre eux, d'abord, dû aux faibles populations des EFO et de la Nouvelle-Calédonie (environ 50 000 habitants dans chaque territoire en 1940). Les engagements familiaux sont également largement observés parmi les volontaires, et la très grande majorité d'entre eux étant issues des classes populaires, l'appartenance à un même milieu a pu créer voire renforcer des liens. Les tutoiements et la proximité apparaissent ainsi fréquents, outrepassant les différences de grades, marques de la continuité de ces sociabilités d'avant-guerre. Comme pour la résistance intérieure, les rapports au passé ne disparaissent pas entièrement, au contraire. De la même manière,

³⁴ Jean-François Muracciole, *Les français libres, op. cit.*, p. 235-236.



William Grand (1918-1973)

archive © Yacine Benhalima

à l'image des FFL, le Bataillon du Pacifique est composé de civils engagés pour la durée de la guerre uniquement. La France Libre apparaît ainsi comme une « société militaire » à part, rejoignant la distinction effectuée par le sociologue François Gresle entre l'*institution* militaire et la *société* militaire³⁵ (bien que son article sur la « société militaire » soit centré sur « son devenir à la lumière de la professionnalisation »). Certes il existe une hiérarchie, une auto-

rité, mais elles ne sont pas aussi strictes que dans une armée traditionnelle. Ces liens entre troupe et cadres seront renforcés par l'expérience du conflit, où les gestes et les contacts plutôt informels relèvent d'une « pratique empirique de l'autorité », dont parle Emmanuel Saint-Fuscien³⁶ en prenant exemple sur les officiers de la Grande Guerre pansant les blessures de leurs subordonnées. Pour les survivants du BP1, l'existence d'une Association des Engagés Volontaires de la France Libre en Nouvelle-Calédonie vient également le confirmer ; ses archives, conservées aux Archives Territoriales, commencent dès 1944³⁷.

³⁵ François Gresle, « La "société militaire" », *Revue française de sociologie*, 44-4, 2003, p. 777-798.

³⁶ Emmanuel Saint-Fuscien, *À vos ordres ? La relation d'autorité dans l'armée française de la Grande guerre*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2011., p. 87.

³⁷ Archives territoriales de la Nouvelle-Calédonie, fonds 31 J. Des dossiers individuels d'ex-volontaires contenant leur correspondance avec l'association (et d'autres pièces diverses) sont conservés dans les dossiers 31 J 19, 31 J 20, 31 J 21 et 31 J 22, les bornes chronologiques extrêmes étant 1944-2003.

Enfin, le premier chef de corps du bataillon est également pour beaucoup dans l'entretien de cette culture proprement Française libre. À la tête du bataillon du Pacifique, Félix Broche³⁸ sut montrer qu'en dépit du fait qu'il fût un officier d'active, sorti de l'école de Saint-Maixent, et bien qu'il gardât une certaine autorité, il sût montrer la décontraction et l'attitude distanciée vis-à-vis de l'institution militaire décrites par Jean-François Muracciole comme constitutive de l'identité FFL. En témoigne notamment un événement survenu alors que le bataillon était cantonné à Alep (Syrie), en novembre 1941, relaté par François Broche dans *Le bataillon des guitaristes* :

« Un après-midi, le lieutenant-colonel décida d'emmener son bataillon jusqu'aux confins syro-turcs, à une cinquantaine de kilomètres au nord-est d'Alep, pour des manœuvres très particulières. Ils s'avancèrent gaillardement jusqu'au poteau frontière. "Je veux, dit le colonel, que mes Pacifiens puissent rentrer chez eux en disant, là-bas, qu'ils ont été pisser en Turquie !" Il était épanoui à l'idée de ce haut fait. Sous une bise glaciale, il accueillit avec malice les véhémentes protestations du garde-frontière turc, qu'il feignait de ne pas comprendre. [...] Alerté, l'officier français des Affaires indigènes, un capitaine de spahis au superbe dolman rouge, accourut, furieux, mais sa colère tomba devant les cinq galons. [...] L'indignation franchement comique du garde-frontière les avait largement payés d'une longue marche. Il y avait tout de même eu un incident de frontière

³⁸ Félix Broche (1905-1942) est né à Marseille. À dix-huit ans, il part pour le Dahomey et travaille pour la Compagnie française de l'Afrique occidentale. Après son service militaire (il refuse la dispense accordée aux jeunes résidents des colonies), il rejoint l'école de Saint Maixent où il se classe 137^e sur 1008 au concours d'officier de réserve avec d'excellentes notes et appréciations. Sous-lieutenant en mai 1927, il sert successivement à Tunis, Madagascar, Tunis de nouveau et à Fréjus avant d'être muté à Tahiti. C'est là qu'il monte et organise le corps expéditionnaire qui deviendra le Bataillon du Pacifique, à la tête duquel il est tué à Bir Hakeim le 9 juin 1942 (Service Historique de la Défense, GR 8 YE 63556 et GR 16 P 92008).



en temps de guerre, qui valut à son unique responsable une semonce officielle de la part du général de Larminat. »³⁹

Dans un témoignage non daté, très certainement rédigé en 1941, Jean Bellec écrit pour sa part le passage suivant au sujet de son nouveau chef de corps⁴⁰, évoquant son ouverture, son style de commandement et la confiance que lui vouent ses hommes, qui le surnomment le *Metua*⁴¹ ou « papa Félix » :

« Broche est un type ouvert, qui dégage une immense chaleur humaine. [...] Il a sur les hommes une autre autorité que l'autorité militaire ce qui explique qu'on le trouve trop doux sur le plan strictement militaire. Il a aussi une autorité politique et morale. [...] Après tout, il y a trente-six façons de commander, chacun commande avec son tempérament. L'essentiel est de réussir. La preuve : Broche ! [...] Toujours d'après Favreau, qui a l'air bien renseigné, le Haut Commandement aurait dans l'idée d'enlever le bataillon du Pacifique à Broche, qui serait nommé Lieutenant-Colonel et envoyé à Londres. Mais il sera impossible de lui enlever son Bataillon. Je n'ai jamais vu un chef de corps avoir à ce point la confiance de ses hommes. »

Bien que les chefs de corps suivants n'entretiennent pas le même rapport avec les soldats du BIMP, les relations entre gradés et soldats demeurent très bonnes durant toute la guerre.

³⁹ François Broche, *Le bataillon des guitaristes*, op. cit., p. 226-227. L'épisode est également raconté par Benjamin Favreau (*Compagnon de la Libération*, Paris, Geste, 2011, p. 171-172) et mentionné par Gaston Rabot dans son journal (entrée du 18 novembre 1941, p. 144).

⁴⁰ Archives de l'Ordre de la Libération.

⁴¹ « Père » en langue tahitienne.

• *Une unité de musiciens, le « bataillon des guitaristes »*

La première observation que l'on fait en s'intéressant à la place de la musique au sein du Bataillon du Pacifique est que ses musiciens furent majoritairement concentrés dans le contingent polynésien, plutôt que chez les Calédoniens. Notons malgré tout le fait qu'un récital donné par une quinzaine de volontaires néo-calédoniens à Paris à l'automne 1945 fit l'objet d'un texte publié dans le second numéro du Journal de la Société des Océanistes⁴².

Nous avons pu dégager trois problématiques, trois raisons principales pour lesquelles les volontaires s'adonnent volontiers à la musique durant leur parcours militaire.

La première d'entre elles s'inscrit dans un contexte guerrier à proprement parler. Les soldats jouent de la musique pour célébrer une victoire comme ce fut le cas après l'échec de l'attaque de la division *Ariete* à Bir Hakeim, pour atténuer la dureté des combats ou pour rendre hommage à un camarade, comme ce fut le cas après la mort de Kararo Tainui, premier volontaire à être tué au combat en avril 1942. La musique permet d'introduire de la convivialité dans la violence des affrontements, de renforcer



Insigne du
Bataillon du Pacifique
exposé au Musée
de l'Ordre de la Libération.
*photo © Yacine Benhalima,
août 2019*

⁴² Patrick O'Reilly et Jean-Albert Villard, « Autour de la musique des Néo-Calédoniens. », *Journal de la Société des océanistes*, 2-2, 1946, p. 93-107.



la cohésion et la fraternité entre les volontaires, et tend même à effacer les hiérarchies. Ainsi, le lieutenant-colonel Broche n'avait pas hésité à inviter le général Koenig, son supérieur direct, à le rejoindre parmi ses hommes afin de partager un repas et un moment autour des guitares, en pleine bataille de Bir Hakeim (invitation à laquelle le général répondit favorablement)⁴³.

La seconde raison, intrinsèquement liée à la première, est l'expression du patriotisme et de la volonté de combattre des volontaires, qui marquent ainsi leur appartenance à la France Libre. L'hymne *Tamari'i Volontaires*, écrit et composé en 1940 le caporal-chef Pea Tutehau, laisse transparaître la motivation qui anime les volontaires dès l'instant de l'engagement. De nombreux morceaux écrits et composés par Jean-Roy Bambridge, musicien notable du bataillon, vont également dans ce sens. Ces derniers sont partagés et chantés avec ses camarades ; « vous pouvez avoir la musique en demandant à tout Tahitien »⁴⁴, écrit-il dans son journal en date du 21 avril 1941. Aussi, le corpus de morceaux musicaux utilisés lors des cérémonies (lors des départs de 1941 par exemple) mêle hymnes nationaux, marches militaires et chants locaux. Le jour du départ du contingent tahitien, le 21 avril 1941, *La Marseillaise* est jouée en même temps que l'hymne britannique *God Save the King*, la *Marche Lorraine*, et le chant d'adieu polynésien *Te Mauruuru Avau*^{45, 46}. *La Marseillaise* est à nouveau jouée au départ à Nouméa⁴⁷.

⁴³ François Broche, *Le bataillon des guitaristes*, op. cit., p. 294.

⁴⁴ Journal de guerre de Jean-Roy Bambridge, 21 avril 1941.

⁴⁵ Adeline Poussin, « Le chant militaire et sa pratique actuelle dans les Troupes de Marine », op. cit., p. 162.

⁴⁶ Le chant *Te Mauruuru Avau* [E māuruuru ā vau] est écrit et composé par l'Américain Eddie Lund (1909-1973), installé à Tahiti depuis 1938 et auteur-compositeur d'un grand nombre de chansons en tahitien passées à la culture populaire.

⁴⁷ François Broche, *Le bataillon des guitaristes*, op. cit., p. 169.

Paroles et traduction du chant « Tamari'i Volontaires »⁴⁸

<i>Paroles originales</i>	Traduction
<p><i>Matou teie Tamarii volontaires</i> <i>O ta oe i titau mai nei</i> <i>Te farii nei matou i te ture</i> <i>No to tatau hau metua</i></p> <p><i>Teie mai nei to mau Tamarii</i> <i>O ta oe i titau mai nei</i> <i>Tei nia roa tona taura</i> <i>Te vahi o te pohe</i></p>	<p>Nous sommes les enfants volontaires À qui tu as fait appel Nous acceptons la loi Celle de la mère patrie</p> <p>Nous voici tes enfants À qui tu as fait appel Où se trouve sa renommée, C'est le chant de la mort</p>

La troisième raison, enfin, est le passage du temps dans les moments d'attente ou d'inactivité. La musique permet alors de remplir les « temps morts »⁴⁹. De nombreux morceaux sont notamment écrits et composés lors des trajets réalisés en bateau, notamment sur le *Monowai*, qui emmène les Tahitiens à Nouméa, et le *Queen Elisabeth* qui transporte les « Pacifiens » de Sydney à Suez. Le Service Historique de la Défense à Vincennes conserve un document sur lequel est retranscrit un chant composé par les deux frères Piirani, réunis en une formation musicale qu'ils nommèrent les « Piirani Brothers », et chanté le 14 juillet 1941, simplement intitulé « Queen Elizabeth »⁵⁰. Cette troisième raison concerne notamment la période allant de février à mai 1942, entre l'installation de la brigade Koenig à Bir Hakeim et le début de la bataille. Pour citer François Broche :

« Les Pacifiens ne se rendaient pas du tout compte de l'intérêt stratégique de Bir Hakim. Les officiers savaient simplement que la brigade Koenig était le dernier chaînon

⁴⁸ D'après un document numérique conservé au Service du Patrimoine Archivistique et Audiovisuel (Papé'ete) et la traduction de Jean-Christophe Shigetomi dans son ouvrage *Tamari'i Volontaires* (op. cit.)

⁴⁹ Nous entendons par « temps morts » les périodes hors des combats et des permissions.

⁵⁰ Service Historique de la Défense, GR 12 P 273.



d'une vague ligne générale nord-sud, la charnière la plus méridionale. [...] À la solitude naturelle du désert, s'ajoutait l'isolement relatif de la brigade dans le vaste et lâche dispositif stratégique allié. [...] Ce fut une petite vie tranquille, jusqu'à ce que la chaleur arrive. Les hommes se réunissaient sous les tentes et jamais peut-être davantage que dans cette période d'attente le bataillon du Pacifique ne mérita son surnom de bataillon des guitaristes... »⁵¹

Elle concerne également le séjour parisien, où les « Pacifiens » subissent une fort longue attente avant la fin de la guerre et leur rapatriement. En effet, étant sur place de novembre 1944 à septembre 1945 soit presque une année entière, les musiciens du bataillon profitèrent de l'occasion pour courir les cabarets et les salles de concert pour s'y produire, aux côtés de grands noms du jazz tels Django Reinhardt ou Joe Bouillon. De même, des clichés pris par le photographe Émile Savitry⁵² montrent les Tahitiens jouant de la guitare dans leurs chambres de la caserne Latour Maubourg.



Plaque commémorative en honneur des volontaires du Pacifique apposée sur l'enceinte des Invalides avenue de Latour-Maubourg (Paris, France)

photo © Yacine Benhalima, oct. 2018

⁵¹ François Broche, *Le bataillon des guitaristes*, op. cit., p. 242-243.

⁵² Émile Savitry (1903-1967) est un peintre puis photographe humaniste, ayant notamment côtoyé Robert Desnos, Django Reinhardt et Robert Doisneau. Il voyagea en Polynésie en 1930.